

la mesure avec leur talons et prenant ces poses tour à tour gracieuses et hautaines que notre danse banale n'admet plus. Car nous prenons à tous les pays du monde leurs pas, leurs sauts, leurs glissades pour n'en garder que le nom, et les soumettre à l'uniformité de nos ballets mondains. Polkas, mazurkas, scottish, valse, redowas et autres inventions de la Terpsichore exotique, prennent chez nous invariablement le même caractère, parce que nous dansons pour causer et non point pour danser.

Ceci n'est point précisément un blâme. Chacun se divertit comme il l'entend.

Mais d'Artagnan et la reine Margot dansaient pour danser, comme on danse le long du Danube et de la Theiss. Ils prenaient malgré eux ces airs de tête provoquants, cette tournure martiale, ces poses à la fois tendres et hardies que l'on copie sur nos théâtres, mais qui, là-bas, sont la nature. Leurs costumes, il est vrai, mentaient à la couleur locale, mais tout ce qui est audacieux, gai, viril, convient au mousquetaire, et la reine Margot, de son temps en avait vu bien d'autres !

Ce fut un succès, ce fut mieux, ce fut une fièvre. On s'arrêta d'abord pour les voir et pour apprendre. Les couples tout formés restaient immobiles à regarder. Mais on apprend vite, et surtout bien vite croit-on avoir appris. N'est-ce pas, Jane, avant d'avoir essayé, tout est facile ? En avant deux ! voici tous les couples partis ! Dieu ! quelles poses ! chacun voulait faire mieux que le modèle. On se moquait bien un peu les uns des autres, et il y avait de quoi, mais on allait de si bon cœur ! jamais hongroise ne fut si vaillamment sautée. Maurice s'était emparé d'une dame maronite qui oubliait là toutes ses infortunes. Elle pirouettait comme une folle à la barbe des Druses, qui n'avaient pas le temps de la persécuter. Allez, l'orchestre ! ferme, les violons ! soufflez, les cuivres ! La sueur vous perce, tant mieux ! allez toujours ! Vous êtes essouffés, n'avez vous pas honte ! poussez, morbleu, ferme ! serez-vous assez lâches pour demander grâce ?

Vaincu, l'orchestre ! le premier violon se renversa sur son siège pour s'évanter avec son foulard, la clarinette poussa un *couac* suprême, la petite flûte grinça comme une scie et la contre-basse rendit un sourd mugissement. Le chef lui-même était hors de combat. On vit le trombonne, grave et triste, verser dans son godet tout un verre de vapeur distillée, et le cornet à pistons eut besoin d'une bouteille entière pour gargariser sa gorge endolorie.

Les danseurs, les vainqueurs haletaient sur les divans.

Du punch, mesdames ! les glaces ne valent rien après une hongroise pareille. Du punch fait exprès pour vous, du punch qui étincelle dans le cristal taillé, comme la goutte d'eau sur les feuilles de la rose. Buvez sans crainte et ne faites pas la petite bouche. C'est la divine ambrosie qui jamais ne donne la migraine. Buvez, je réponds de tout.

Oh ! le cher d'Artagnan ! oh ! la bien-aimée reine Margot ! On peut demander parfois à Paris : De quoi dépend la vogue ? mais ce n'était pas ici le cas. Il suffisait de voir Henri et Henriette pour comprendre leur succès. Leurs regards reconnaissants se promenaient sur la foule amie ; leurs sourires remerciaient, et sur leur charmant visage il y avait une

expression mêlée de joie et de mélancolie qui leur donnoit tous les cœurs.

VII.

Quand on eut éloigné Henri et Henriette, Mme Jacoby et son mari restèrent seuls. Ils se tinrent un instant embrassés et confondant leur larmes.

— Dix ans ! murmura enfin la jeune femme, dix ans sans nouvelles !

— Tu es plus belle qu'autrefois, ma Jeanne adorée ! s'écria l'étranger, au lieu de répondre.

Et il se mit à genoux, collant ses lèvres sur les mains froides de Jeanne.

Ce n'était pas qu'il craignît de s'expliquer, mais il était tout entier aux transports de sa tendresse conjugale.

— Tu as souffert, Jeanne, ma femme chérie, continue-t-il, sans faire trêve à ses caresses, je savais que tu souffrais et je ne pouvais adoucir ta peine ; je ne pouvais pas même te crier de loin : Courage ! Quand je l'ai pu, Dieu m'est témoin que je l'ai fait, mais tu n'étais déjà plus en Hongrie, et sans doute que mes lettres ne sont pas arrivées jusqu'à toi...

— Pas une seule ! l'interrompit Jeanne. Il eût suffi d'un mot pour nous rendre l'espoir et la vie : je dis nous, Henri, car nos deux enfants t'aiment autant que moi, et c'étaient trois âmes qui s'élançaient chaque jour vers Dieu pour lui redemander un époux et un père. Bien des fois le désespoir est venu, bien des fois je t'ai cru mort et j'ai imploré du Ciel la grâce de te rejoindre dans un monde meilleur, mais j'avais près de moi mes deux anges qui me rappelaient la bonté de Dieu, et qui me disaient : Ne désespère pas, mère ; nous le voyons dans nos rêves, et tout au fond de notre cœur, il y a une voix qui nous crie : Non, non, il n'est pas mort, tu le reverras, il reviendra pour nous aimer !

— Et me voilà, Jeanne, et je vous aime ! Dieu tient la promesse qu'il faisait dans le cœur de nos chers enfants !

Ce furent des baisers encore. Puis Jeanne :

— Je t'en prie, Henri, dis-moi bien vite ton histoire.

— La tiens d'abord, Jeanne, car la mienne est longue et je dois t'avouer une chose : mon histoire, à moi, ne sera pas pour toi seule.

— Que veux-tu dire ?

— Tu as encore un secret à connaître, et les surprises de cette nuit ne sont pas épuisées... Voilà ce que je sais de tes aventures par le magyar Karoly, qui combattait avec moi dans l'armée. Repoussée par ton père, tu trouvas un asile chez un paysan slave des environs de Gran, et tu fis en quelque sorte partie de sa famille...

(A CONTINUER.)

